

D'abord, il n'y a pas eu de cérémonie. Je n'ai pas prononcé la profession de foi à la mosquée, devant un parterre de fidèles. En fait j'ai commencé à prier tout seul, dans mon logement, au dernier étage du grand hôtel qui surplombe le carrefour, où depuis mon second séjour je m'installais chaque année. Je me suis converti devant mon ordinateur, en réfléchissant à ce que j'allais dire à mes proches, en « théorisant » ce que j'étais en train de faire, à destination de ma société d'origine. C'était le premier jour du mois de ramadan : le soir, j'étais invité à rompre le jeûne chez des amis, et je m'étais joint à la prière, comme ça. Lotfi et ses frères formaient une famille assez libérale, et je savais qu'ils n'en feraient pas une affaire. Effectivement, Lotfi avait dit : « *Pourquoi pas, s'il veut prier...* », et ses frères n'avaient pas insisté. Le lendemain ou le surlendemain, je suis entré pour la première fois dans la grande mosquée de l'avenue, dite Mosquée du Koweït, dans ce quartier où l'on avait été témoin de toutes mes péripéties au cours des quatre années précédentes. Bien sûr, les regards me transperçaient. Je les soutenais dignement, cramponné intérieurement à l'intention formulée plus tôt en moi-même. La rumeur circula que j'étais allé à la mosquée, elle parvint notamment jusqu'à Lotfi et mes autres connaissances parmi les commerçants du carrefour, mais ils gardèrent pudiquement le silence. Quelques jours plus tard, ils envoyèrent pour me sonder le vieux Shamîrî, un marchand ambulancier, de la génération des travailleurs expulsés de la première guerre du Golfe. Al-Shamîrî me dit :

- « *Alors, tu es devenu musulman?* »
- *Oui.*
- *Tu dis la profession de foi?*
- *J'atteste qu'il n'y a de dieu que Dieu, et que Mohammed est Son prophète.*
- *C'est bien... »*

Ainsi conclut-il en me regardant d'un œil malin, mais empli aussi de bienveillance. Al-Shamîrî était toujours bienveillant.

Peu après la fin du mois de ramadan, Lotfi évoqua l'idée de nous rendre au Tribunal pour formaliser ma conversion. Probablement cette conversion « sauvage » faisait parler d'elle, et Lotfi voulait faire taire les critiques. Pour ma part, je sentais bien que ma conversion avait quelque chose de sulfureux, mais plutôt du fait de mes péripéties antérieures (notamment mon enquête sur la vulgarité) ; je n'avais pas conscience précise de la règle implicite que j'avais enfreint. Plus tard, en France, j'ai été témoin de cérémonies de conversion, à la prière du Vendredi. Le converti s'approchait de l'imam, qui lui faisait répéter à deux reprises la profession de foi, dans un arabe approximatif ; suite à quoi l'assemblée des fidèles pouvait s'exclamer « *Allahu akbar!* », et se presser autour du converti pour le combler d'embrassades. Rien de tout cela n'a eu lieu pour moi. Quand je suis devenu musulman, je connaissais déjà intimement la société yéménite. Mon premier séjour à Taz, quatre ans plus tôt, avait certainement été une sorte de « baptême », un baptême du feu. Mais j'avais commencé plus tôt encore à apprendre l'arabe, neuf ans auparavant à l'âge de dix-huit ans, et j'avais déjà fait un premier séjour au Yémen, à Sanaa, dans le cadre d'un séjour linguistique, alors que j'étais encore étudiant en maîtrise de physique. La première vraie rupture dans ma vie n'a pas été septembre 2007, date de ma conversion formelle, mais plutôt octobre 2001 : lorsque j'ai décidé d'abandonner mes études scientifiques, de reprendre des études de sciences sociales au niveau licence, et de repartir seul au Yémen, cette fois en immersion totale. Là, j'avais délibérément traversé la frontière. J'avais enjambé la glissière de sécurité, pour m'en remettre à la société yéménite, en quête d'une vérité scientifique supérieure. De là à reconnaître Mohammed comme le prophète de Dieu, et attester qu'il n'y a de dieu en dehors de Lui, il n'y a qu'un pas. Un pas décisif néanmoins, qui fut entravé entre 2003 et 2007, avec le recul, par des complications tout de même assez prodigieuses.

Mais revenons en arrière de quelques semaines avant cette conversion à l'islam. Le 19 août 2007, j'étais revenu à Taz après une année entière passée en France. Ce jour-là, après la tombée de la nuit, un incendie s'était déclaré dans le quartier du dessus, à cent mètres à peine du centre du carrefour. C'était la

maison de Ziad, le personnage principal de ma première enquête, et de mon premier travail universitaire. Évidemment sur le carrefour, tout le monde avait fait le lien - sauf bien sûr les anonymes, les voyageurs de passage, mais tous les commerçants et tous les résidents des alentours se souvenaient de cet été 2003, durant lequel un Français était tombé du ciel. Cette année-là, le Français s'était entiché de Ziad et de ses jeunes voisins, dans ce petit quartier adjacent au carrefour. Lors de ses séjours ultérieurs, il s'était enraciné sur le carrefour proprement dit, et il avait trouvé refuge auprès des commerçants. Ceux-là lui avaient appris l'argot yéménite, les boutades et les insultes vulgaires, « *pour qu'il sache se défendre...* ». On se souvenait bien de tout ça, le jour de l'incendie, mais on fit comme si de rien n'était. Moi-même j'étais tétanisé, écrasé de honte et de culpabilité. À l'époque, mon histoire avec Ziad était indicible : j'avais pris le parti de la taire - pour passer à autre chose, qu'enfin mon enquête avance... - et de toute façon les Yéménites ne voulaient pas l'entendre. Et cette fois encore, face à l'incendie, ils dirent : « *Ce type est fou! Laisse tomber...* ».

Un mois plus tard, après que j'aie commencé à me rendre à la mosquée, Al-Shamîrî m'avait aussi demandé autre chose :

- « *À la main de qui est-ce que tu t'es converti?* ».
- « *À la main de Lotfi...* », pris-je dès lors l'habitude de répondre.

Et c'était vrai, en partie du moins. Lotfi m'avait ouvert la porte de l'islam, parce qu'il ne m'avait rien demandé. Mais c'est Ziad qui m'avait appris les gestes de la prière, en 2004, lors de mon second séjour. C'était un soir, la seule fois je crois où il monta chez moi à l'étage de l'hôtel. Il avait dit simplement : « *Mets-toi à côté, et fais comme moi.* » En ce qui concerne les formules rituelles et les règles des ablutions, j'avais déjà tant de brochures saoudiennes, que les Yéménites s'étaient empressés de me mettre entre les mains... Mais qui m'avait confronté à la Vérité¹, sur le fond, avec cohérence et sur la durée? Avec le recul, c'est une évidence : c'est à la main de Ziad que je me suis converti. Mais sur le moment, lors de ma conversion formelle, c'était beaucoup plus flou. Si j'avais profondément honte de mon comportement envers lui, je le considérais aussi comme fou, un « pervers narcissique », et tous les Yéménites m'encourageaient en ce sens. Ziad avait déjà perdu tout crédit auprès de son entourage et dans son quartier. Quelques mois plus tôt, comme je l'ai appris par la suite, sa propre famille l'avait interné dans une clinique psychiatrique où on l'avait traité aux électrochocs. Mais le jour de l'incendie, je ne savais encore rien de tout ça. Si je n'étais pas allé le saluer à mon retour, c'est parce que j'avais eu vent de sa « radicalisation », et parce que j'avais peur. Son frère aîné était mort récemment dans un accident de voiture : je n'y étais pour rien, pourtant je me sentais confusément coupable². J'avais fini par revenir dans le quartier, mais je craignais vraiment que Ziad s'en prenne à moi, qu'il égorge le Français pour donner un sens à sa vie. Au lieu de cela, il mit le feu à la maison de sa propre famille. Car il en brandissait la menace depuis sa sortie de la clinique, mais était trop ébranlé psychiquement pour passer à l'acte, et ce n'est que le jour de mon retour qu'il en trouva la force. Ce fut son dernier acte, qui scella sa déchéance, un suicide social. Ziad s'en était pris à sa propre famille.

Lorsque je vis depuis le carrefour la fumée s'élever dans le ciel noir au-dessus du quartier de Ziad, j'étais tétanisé. La situation était trop grave, il m'était impossible de dire quoi que ce soit. Et même un mois plus tard, lors de ma conversion, comment aurais-je pu souligner le rôle de Ziad? Ç'aurait été un acte irresponsable, et je refusais moi-même de penser ma conversion en ces termes. Pour autant, la perspective d'une cérémonie m'était insupportable. Je ne voulais demander la permission à personne, je ne la demandais qu'à Dieu. Je reprenais ma dignité, et je reconnaissais la leur, mais ma conversion était une manière de claquer la porte : admettre l'indicible pour clore une conversation.

1 Je désigne ici, indistinctement, la Vérité religieuse et la Vérité de l'expérience ethnographique. J'y reviendrai plus loin.

2 J'ai rédigé en 2012 un long texte récapitulatif de l'histoire sociale de la famille de Ziad, analysant la systémique familiale qui régissait les rapports entre les trois frères, et la manière précise dont mon intrusion peut avoir contribué à dérégler cet équilibre.

Comment aurais-je pu me convertir par la main d'un fou? D'ailleurs un mois plus tard, vers la fin de ramadan, je me rendis à la prison centrale de Taz pour porter à Ziad les gâteaux de l'Aïd préparés par sa mère, et lui annoncer que je m'étais converti à l'islam. Accroupis côte-à-côte, dans le parloir malodorant et surpeuplé, il me répondit comme si mon annonce ne lui apprenait rien, comme si ses voix l'avaient déjà mis au courant : « *Ah oui? Moi tu sais, je suis de plus en plus convaincu par le christianisme...* ». Sa voix était étrangement contrainte, se déversant en flots rapides, et son regard incapable de se poser nulle part. Inutile de lui demander qui lui avait parlé du christianisme. Sûrement pas moi, qui n'ai jamais reçu le moindre catéchisme. Ou peut-être à mon insu? Ziad avait déjà mal à la tête, et il me demanda de partir.

La date de mon retour en France approchait. J'allais atterrir et sortir l'islam de mes valises, dans ma propre société, avec en arrière-plan cette histoire de fous. J'ai alors repensé à la proposition de Lotfi d'aller au Tribunal. Sur le moment, je n'avais pas donné suite, considérant qu'un Tribunal n'avait rien à voir avec mes convictions religieuses. Mais finalement, je ne refusais pas l'idée de rentrer au moins avec un papier. Nous nous y rendîmes Lotfi et moi en fin de matinée, trouvâmes un fonctionnaire, qui me fit prononcer la *shahâda* et rédigea le certificat. Le temps qu'il termine, c'était l'heure de la fermeture, et la personne disposant du tampon était déjà partie en week-end. Lotfi me promit qu'il reviendrait faire apposer le tampon, et qu'il m'enverrait le certificat à Sanaa, via l'agence des taxis collectifs. J'emportai avec moi juste une photocopie. Je dois l'avoir encore, quelque part dans mes dossiers.

De toute façon, le certificat ne m'aurait été utile que pour deux choses : pour faire le pèlerinage, et pour me marier dans certains pays musulmans. En pratique, ni l'un ni l'autre n'était envisageable dans l'immédiat. Je me refusais de partir à la Mecque avant d'avoir tiré cette histoire au clair, et il était inconcevable également de former une famille en traînant une histoire si lourde, qui m'avait déjà habité pendant tant d'années (et qui continuerait, de fait, de m'habiter des années encore). Au fond dans mon cas, le seul certificat de conversion valable, la seule manière de clarifier aux yeux de tous mon statut vis-à-vis de l'islam, eut été ma thèse d'anthropologie. Il fallait bien trois cent pages pour clarifier les malentendus. C'est pourquoi j'ai redoublé d'ardeur les années suivantes.

Je suis revenu à Taz en 2008, et j'ai aussi fait venir ma famille, le temps d'un périple touristique, pour qu'ils rencontrent Ziad et sa famille. Il n'était plus question alors de traîner sur le carrefour. Après une première année à porter ma conversion en France dans la solitude, je n'avais plus envie de tuer le temps avec les commerçants yéménites - leur frivolité à mon égard me brûlait le visage. Cette année-là, je pris un appartement ailleurs dans la ville, et quand je me rendais au Hawdh al-Ashrâf, je me rendais directement dans le quartier de Ziad. Après sa sortie de prison, mes rapports avec son dernier frère se sont beaucoup approfondis, de même qu'avec ses cousins et ses voisins, les prétendus « voyous » que j'avais décrit dans ma première étude. 2008 fut l'année d'une réconciliation générale, lourde d'enseignements politiques, philosophiques, potentiellement du moins. Même le carrefour en fut témoin. Mais je cessai cette année-là d'appartenir à tout le monde : dorénavant, j'appartenais à ce quartier où j'avais mon histoire, qui était aussi ma dignité. Il ne me restait plus qu'à devenir anthropologue, et j'allais revenir y faire ma vie, progresser dans l'islam en fréquentant les cheikhs, sans perdre pour autant le fil particulier de mon histoire. J'y ai cru pendant longtemps.

Tout cela, c'était avant le Printemps Arabe, et avant la guerre. Mais même en amont de la guerre, notre histoire s'était déjà enlisée. Et de mon point de vue, les forces qui ont refusé de l'accueillir sont les mêmes qui ont plongé le Yémen dans le chaos armé. J'ai pourtant rédigé chapitre après chapitre, un argumentaire après l'autre, toquant aux portes de chapelle en chapelle. Pour permettre à la discipline d'accueillir ma démarche, j'ai retourné l'épistémologie, l'histoire des sciences, et bien sûr j'ai clarifié l'histoire dans ses moindres recoins. Mais cela n'a pas été possible. On voulait bien entendre mon histoire, mais pour aller où?

Quand finalement, les Yéménites sont descendus sur les places, ce n'était pas le carrefour témoin de notre histoire. Ensemble pourtant, n'aurions-nous pas tout changé? En 2012, après l'échec de la Révolution, Ziad s'est remis à hanter les rues du Hawdh al-Ashraf en se prenant pour Jésus, proclamant à Tazé l'imminence du Jugement Dernier, et invitant les Yéménites à le suivre afin d'être sauvés. En janvier 2013 à Londres, lors d'un colloque international sur l'avenir du Yémen, je tentais de présenter le cas Ziad en quinze minutes top-chrono. Il y avait quelques jeunes Yéménites dans la salle, des employés de l'Ambassade Yéménite à Londres, pour qui ce portrait de Ziad faisait écho à l'expérience de leur génération. L'intervention me valut leur sollicitude, et il est très probable que l'anecdote se propagea jusqu'à Tazé. Mais j'avais évidemment grillé mes dernières cartouches³. Ziad grilla les siennes quelques mois plus tard, dans un acte de folie apparente : il s'en prit violemment à un homme de son quartier, qui était encore un jeune homme dans le mémoire de maîtrise que j'avais écrit dix ans plus tôt. En 2003, Bessam avait été le premier à adopter un double discours : me tenant un discours sociologique depuis les bords du carrefour, tandis qu'à l'intérieur du quartier, il accordait encore à l'autorité de Ziad sa déférence formelle⁴. Dix ans plus tard, Ziad attrapa son voisin par surprise, armé d'une *jambiyya* (poignard traditionnel), et lui brisa la mâchoire en frappant à travers la joue. Dans le contexte de 2013 - l'enlèvement du Printemps yéménite dans une improbable transition démocratique, surveillée d'une main de fer par l'Arabie Saoudite, sous le gant protocolaire de la « Communauté Internationale » - il est probable que ce geste prenait pour Ziad une valeur toute symbolique. Suite à cet acte spectaculaire, Ziad dut s'exiler à la campagne⁵. Aux dernières nouvelles il vivait sous un arbre, sur un terrain appartenant à sa famille, et se rendait quotidiennement au souk pour s'alimenter en mendiant. Depuis l'agression militaire saoudienne initiée au printemps 2015, les combats dans la région de Tazé ont provoqué un large exode et une grave crise humanitaire. Je ne sais pas à ce jour ce que Ziad est devenu.

* * *

Je sais aujourd'hui que nous n'aurions rien pu faire, et des invocations eurent peut-être été plus utiles. Si ce n'est la volonté de Dieu, aucune enquête, aucune science sociale n'aurait pu changer le cours des événements. La collaboration sécuritaire, imposée au Yémen depuis l'année 2001⁶, était un « fait social total » : loin de concerner exclusivement les zones tribales reculées et les mouvements djihadistes visés par les drones, elle impliquait pleinement la société civile. Au fond, cette collaboration sécuritaire était devenue indissociable de la rhétorique moderniste du Régime, qui accompagnait la République Yéménite depuis sa naissance en 1962. Pour le dire rapidement, disons que ma présence réactivait constamment un triangle interactionnel, inséparable du rituel républicain, que j'ai résumé en ces termes : *en présence de l'hôte occidental, il faut toujours un Yéménite qui prend la pose (plutôt tribal), et un Yéménite qui vent la mèche (plutôt Tazé, ou citadin)*. Et moi, justement, j'avais choisi d'enquêter non pas sur une région tribale « authentique », mais à Tazé, la capitale culturelle, région d'origine des instituteurs et des petits

3 Yemen : challenges for the future. Conférence tenue à la School of Oriental and African Studies, London, 11-12 January 2013. Mon intervention est disponible en ligne <https://www.academia.edu/2394916/>.

4 Voir page 45 dans : Vincent Planel, « Le “Za’im [Leader]” et les frères du quartier. Une ethnographie du vide. Ta’izz, Yemen. » (Mémoire de maîtrise d’ethnologie, Université Paris X-Nanterre, 2004). <https://www.academia.edu/2396682/>

5 C'était déjà une période d'instabilité importante, où ce genre de faits-divers se multipliaient quotidiennement, et la police n'intervenait plus. Ziad a failli être abattu par son propre frère, qui tentait de l'arrêter lui-même.

6 Chaque fois que j'ai tendu mon passeport à la descente de l'avion, mon identité était transmise en temps réel au bunker de l'ambassade des États-Unis à Sanaa, d'où l'on décidait également des frappes de drones téléguidés dans les zones montagneuses ou désertiques reculées. Le président yéménite n'avait pas eu d'autre choix que d'accepter cette ingérence. En 1990, le Yémen s'était déjà retrouvé associé à « l'Axe du Mal », et l'avait chèrement payé (près d'un million de travailleurs yéménites expulsés du Royaume Saoudien). Subie à l'origine, l'ingérence n'en fut pas moins accompagnée par le Régime, qui en tira profit pour éliminer ses ennemis de l'intérieur. C'est ce contexte qui donna lieu aux guerres de Saada, à partir de 2006, entre l'État et la rébellion Houthi.

fonctionnaires⁷. Je prenais donc délibérément à rebours cette répartition tacite des tâches ; inévitablement, la société yéménite prit conscience bien avant moi des implications ultimes de ma démarche. D'où la frontière sociale qui, tout au long de mon enquête, a séparé l'espace du carrefour et celui du quartier, frontière qui renvoyait symboliquement à d'autres clivages symboliques (Nord/Sud ; Sanaa/Aden ; tribalité/citadiné ; tradition/modernité...). La spécificité de mon enquête est de n'avoir jamais dissocié mes analyses du fait de ma propre présence, quitte à rester riveté au lieu de ma première histoire, aux prises avec le même non-dit des années durant. C'est ce qui m'a permis, dans ce moment historique si particulier du Printemps Arabe, de dire « autre chose »⁸.

Mais encore une fois, il faut bien l'admettre : dire vraiment autre chose n'était pas possible. Tout au plus Ziad pouvait-il prendre le signifiant pour le signifié, et croire en l'improbable efficacité symbolique de sa vengeance sur Bessam - dans une confusion d'esprit caractéristique du schizophrène, si l'on en croit les travaux de Gregory Bateson⁹ : celle qui mène à confondre la carte du restaurant pour le repas lui-même. Mais à vrai dire, mon intervention à Londres en 2013 relevait de la même confusion d'esprit. J'avais bien conscience alors de tenter le tout pour le tout, et l'essentiel de mon propos tenait finalement dans la formule rituelle prononcée en ouverture de ma présentation : *Bismillah al-rahmân al-rahîm* (« Au nom de Dieu, le Miséricordieux Tout Miséricorde »). Sur le plan académique, mon intervention relevait de l'attentat suicide, et c'est en ces termes qu'elle fut reçue, même si je ne pouvais moi-même être totalement lucide sur ce point (pour la prononcer, il me fallait bien croire en un Au-delà académique...).

Plus généralement, il faut bien voir que l'ethnographie¹⁰ elle-même se positionne à l'égard des sciences sociales dans la même confusion d'esprit - la même *radicalité paulinienne* au fond : une ambition irréaliste de redéfinir l'ensemble du langage à partir d'un seul geste signifiant, d'une seule rencontre-événement¹¹. Passé le dégrisement sociologique, Ziad et moi n'avons jamais été en position de redéfinir le réel, et l'affaire était pliée dès 2003 en réalité. Mais il ne faut pas l'oublier pour autant : nos actes se sont toujours inscrits dans les valeurs collectives de notre entourage. Je vous parle d'un temps où l'Etat-Nation yéménite était une réalité, partiellement fictive certes, mais néanmoins tangible à travers toutes les institutions de l'État (hôpitaux, casernes, écoles, infrastructures routières et pistes d'aéroport...) qui ont été méthodiquement annihilées en 2015 par l'aviation saoudienne. La réciprocité entre les peuples était certes une fable, mais à laquelle chacun avait à cœur de contribuer, l'ethnologie comme ses interlocuteurs, singulièrement à Taz.

7 Vincent Planel, « Le réveil des piémonts : Taz et la révolution yéménite », in *Le Yémen, tournant révolutionnaire*, éd. par Laurent Bonnefoy, Franck Mermier, et Marine Poirier (CEFAS / Karthala, 2012), 125-41.

8 Voir dans le club de Médiapart en avril 2011, mon échange polémique avec le jeune politiste Laurent Bonnefoy, et le texte d'analyse iconoclaste que celui-ci m'a aidé par la suite à faire aboutir : <https://blogs.mediapart.fr/vincent-planel/blog/090411/les-morts-de-taz-yemen/commentaires#comment-923788>

9 Gregory Bateson et al., « Vers une théorie de la schizophrénie », in *Vers une écologie de l'esprit*, vol. 2 (Paris: Seuil 1980, 1956), 9-38.

10 J'utilise le terme *ethnographie*, dans un sens qui implique les valeurs communément associées aux courants de l'ethnographie la plus contemporaine (horizon de symétrie de l'interaction d'enquête, caractère multi-site, réflexivité théorique et épistémologique, bouillonnement méthodologique et philosophique...). En ce sens, l'ethnographie s'oppose pour moi à l'anthropologie traditionnelle, ou « positiviste », qui ne s'emploie pas sérieusement à déconstruire « l'enchantement » (au sens de Goffman) associé au triangle interactionnel « indigène – observateur – informateur ». Pour une application intéressante de Goffman dans un contexte maghrébin relativement analogue, voir Y. Winkin, « Le touriste et son double. Eléments pour une anthropologie de l'enchantement », in *Miroirs maghrébins. Itinéraires de soi et paysages de rencontre* (Paris: CNRS Éditions, 1998), 133-43.

11 La lecture de Paul par Alain Badiou me semble directement transposable à l'événement de la rencontre ethnographique. Alain Badiou, *Saint Paul. La fondation de l'universalisme* (Presses Universitaires de France, 1998).